

## DANY LAFERRIERE

### L'exil, le racisme et le pouvoir de la langue

La ségrégation noire en Amérique est un problème toujours brûlant. Il nous est difficile d'imaginer les difficultés qu'elle engendre au quotidien. Dany Laferrière nous en parle, avec un humour bonhomme, non dépourvu d'émotion. Dans tous ses livres, il nous fait partager son expérience de l'homme noir, mais aussi de l'exilé politique.

#### LE PARCOURS DE L'EXILÉ HAÏTIEN DEVENU ÉCRIVAIN

Dans *Le Cri des oiseaux fous*, paru en 2000, le narrateur a vingt-trois ans. Journaliste comme lui, son ami vient d'être assassiné par le régime en place à Haïti. Il va devoir immédiatement s'enfuir. «... Les hommes... partent en exil avant la trentaine pour ne pas mourir en prison. Les femmes restent. Ma mère a été poignardée deux fois en vingt ans. Papa Doc a chassé mon père du pays. Baby Doc me chasse à son tour. Père et fils, présidents. Père et fils, exilés». Comme on le devine, ce livre qui décrit la dernière nuit dans l'île de Haïti, est terrible. Le jeune homme se promène en essayant de fixer pour toujours les dernières images. Particulièrement poignante, à la fin de la nuit, est la visite de l'hôtel où se réunissent les tontons Macoutes, hommes de main du pouvoir. Par la suite, d'autres livres décriront d'autres souvenirs de l'île.

Dans *Journal d'un écrivain en pyjama*, de 2013, l'auteur se penche sur son métier d'écrivain.



«... j'ai voulu réfléchir sur la lecture et l'écriture, deux activités qui enchantent mon esprit. J'ai écrit ce livre dans mon lit, entre trois et sept heures du matin. Au moment où la ville s'active, je me rendors. Voici quelques notes griffonnées en pyjama».

Suivent alors autant d'indications passionnantes sur l'art d'écrire que dans les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke ou *Lettres à un jeune romancier* de Mario Vargas Rosa.

Dans *L'art de faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, paru en 1985, notre auteur s'amuse et nous provoque. Haïtien, noir et immigré à Montréal, il a tout pour jouer au «Nègre». Avec désinvolture il fait le Nègre-bombosexuelle, à l'image d'un préjugé courant.

«*Cachez vos filles, blanches mères, les nègres sont en ville !*». Plus d'une blonde de l'Université voisine vient découvrir cette fontaine bénie. Se succèdent Miz Littérature, Miz Suicide, Miz Snob, Miz Après-midi...

Les poncifs raciaux sont attaqués pour ainsi dire sur le tas, par le biais de descriptions drôles et tendres, mais sans concession. Le langage, bien que familier, n'est jamais vulgaire, au contraire et d'emblée, finesse et culture s'imposent.

*Le Charme des après-midi sans fin*, de 1997, et *L'Art presque perdu de ne rien faire*, de 2011 sont de la même veine.

#### UNE LANGUE POÉTIQUE ET SENSUELLE, UNE CRÉATIVITÉ PROLIXE

Par ses dimensions, format A3, le nombre de pages, 403, et le prix, 28€, le dernier ouvrage publié en 2020 chez Grasset, «*L'exil vaut le voyage*», se présente comme un livre d'art.

Surprise ! L'écrivain Dany Laferrière dessine. Armé de sa plume, il calligraphie tout le roman, mot après mot tout en l'ornant de dessins à la plume encore, aux feutres et aux encres de couleurs. Bien qu'énorme, le travail ne se fait pas sentir car le plaisir domine. Chaque page est totalement remplie, textes et dessins s'entremêlent sans laisser de vide et sans chevauchement. Le principe directeur reste partout la lisibilité.

Dès les premières pages, le mot qui vient à l'esprit est *Plénitude*. Après la publication d'une trentaine de livres, l'auteur, semble atteindre cette presque sérénité. Les vieux rituels sont toujours là : apologie de la lenteur, de la paresse, de la lecture, de la rencontre. Les mêmes souvenirs s'égrènent, ceux de l'enfance à Haïti, de l'exil, puis ceux de l'adaptation à la nouvelle patrie, et plus tard, la nouveauté excitante des voyages, avec hôtels et bars à découvrir.

Les écrivains qui ont compté pour l'auteur défilent l'un après l'autre sur un pied d'égalité avec les amis réels. Le livre se déroule comme une suite d'instantanés de vie. Le conteur nous fait partager ce qu'il voit ou rêve, à la table d'un café, ou chez lui dans son fauteuil.

Son plaisir de vivre lui souffle la louange des sens, l'odorat, l'ouïe, la vue, le toucher, puis la marche dehors, au cours de laquelle tout s'éveille et surtout ce désir qu'il connaît bien, de vite rentrer pour écrire. Les romanciers qui le concernent «*sont ceux qui (lui) ressemblent*» nous dit-il. Ils arrivent dans le champ de la page, s'installent sous forme de portraits suivis par certains passages de leurs écrits simplement retranscrits et parfois illustrés. Souvent les deux auteurs dialoguent devant nous.

Lorsque vient l'obligation de s'exiler pour ne pas être tué comme l'ami Gasner, l'épisode est relaté moins durement. Le jeune fuyard échappe au Tontons Macoutes représentés par des chiens hargneux, grâce à l'intervention du dieu Legba. Assez vite on arrive à Montréal où, après l'évocation des premières difficultés, langue, habitation, travail, un énorme appétit de vivre va prendre le dessus. Là, un autre exilé, Ovide, vient au secours de Dany Laferrière, non sans un joyeux humour.

Plus loin, d'autres exilés imprévus sont convoqués, ce sont Victor Hugo et Mme de Staël. Peu à peu l'adaptation au nouveau pays s'accomplit, grâce à la librairie voisine, au café du coin et Julie, «*fille de riches*», attirée par la «*négritude*», selon leurs termes-mêmes, proférés au cours d'ébats tumultueux.

D'autres jeunes filles, et d'autres écrivains se succèdent au milieu d'énergumènes rencontrés par hasard, dans les parcs ou les cafés. Notre auteur s'adresse aux inconnus, avec une curiosité ingénue. La même gourmandise anime une

longue liste d'auteurs nouveaux. La découverte de l'Art survient dans une galerie par hasard et va désormais subtilement irriguer les dessins. Ainsi font irruption Van Dongen puis plus tard, lors d'un voyage au Mexique, Frida Kahlo et Diego Rivera. Nous partageons toutes les rencontres et si les thèmes de l'exil et de la ségrégation reviennent en leitmotivs ce qui domine partout et constamment c'est un immense bonheur de vivre.



Les illustrations varient continuellement selon des principes bien personnels. Les personnages, entre art enfantin et art singulier, ne se différencient que par leurs coiffures, leurs gestes succincts mais bien déchiffrables, leurs habits, leurs couleurs. Ils sont « portraiturés », comme autrefois chez le photographe, de manière un peu solennelle. Quelques traits caractéristiques les campent. Ils se tiennent debout, assis ou

couchés et le texte explique ce qui de cet être, émeut notre auteur.

Les décors, varient à l'infini, fouillés jusqu'au plus petit détail, avec une étonnante invention de formes et de couleurs, comme les tours des villes, les maisons, la verdure des parcs. Particulièrement denses et définis paraissent les décors tropicaux. Et toujours l'interminable plaisir de la plume qui gratte, contourne, s'attarde et énonce avec délectation. Un tempo dense et régulateur scande les pages. Ce livre donne physiquement l'impression d'une treille, solidement structurée, à travers laquelle toutes sortes de plantes s'épanouissent.

On en retient le goût immodéré de la vie, le respect absolu de l'autre, la saveur du dialogue pris comme un jeu verbal et enfin la culture brandie partout comme une nécessité vitale.

Une qualité particulière chez Dany Laferrière, derrière son charme et sa désinvolture, est cette modestie tranquille qui dans le dernier livre, parvient à niveler les passions. J'ai le sentiment profond que cette retenue caractérise les ex-colonisés, exilés, réfugiés, et tous ceux qui, de par leur origine, ne sont pas issus de notre dominante « blanche » bourgeoisie.

## RAPHAËLLE PIA

*Trois livres de Dany LAFERRIERE :*

*LE CRIS DES OISEAUX FOUS,*

*JOURNAL D'UN ECRIVAIN EN PYJAMA,*

*L'ART DE FAIRE L'AMOUR AVEC UN*

*NEGRE SANS SE FATIGUER et le dernier*

*paru, L'EXIL VAUT LE VOYAGE :*

*Éditions Grasset. 408 pages.*

*28 Euros.*